

Rideau
de bruxelles

7A RUE GOFFART - 1050 BXL

01 > 12.06



Edson Anibal
Toussaint Colombani
Raphaël Daem
Marc Doutrepont
Stanislas Drouart
Dimitri Joukovsky
Nina Juncker
Vincent Marganne
Gauthier Minne
Noémie Vanheste
Blanche Van Hyfte

2020-2021 - Ed. Resp. C. Bissard & M. Dulaunoy / Rue Goffart, 7A - 1050 Bruxelles / Design : Signalizer.com / © Beata Szpanagowska

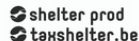
muzungu

VINCENT MARGANNE / SERGE DEMOULIN

Production Rideau de Bruxelles, La Coop asbl. Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge.
Le texte de la pièce a été écrit en résidence aux Studios de Virecourt/Compagnie MAPS. Il est publié chez Lansman Éditeur, 2020.

RIDEAUDEBRUXELLES.BE | 02 737 16 01

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles -
Direction du Théâtre et de la Loterie Nationale.
Avec l'appui de la Commune d'Ixelles.



Muzungu

Tout commence avec un trésor retrouvé dans la cave de la maison familiale, à Stavelot. Cachées dans l'obscurité silencieuse, douze bobines de films tournés entre 1963 et 1975...

Les images décolorées surgissent. L'Afrique. Bujumbura. Un Boeing qui atterrit sur une piste dérisoire – et la vie qui commence.

Vincent est né au Burundi. Il y a passé les 7 premières années de sa vie. Dans le glossaire de son enfance : bananier, papayer, barza, potopot, Ruzizi et Tanganyika. Mais s'y trouve aussi couvre-feu, coup d'État, Hutu et Tutsi. Vincent raconte. Il explore devant nous la mémoire familiale, pétrie de mille images, odeurs, sensations, anecdotes savoureuses. Pétrie aussi des contradictions propres à un Muzungu (homme blanc) d'Afrique, qui s'interroge sur ses racines et son héritage.

Avec **Edson Anibal** et **Vincent Marganne**

Écriture **Vincent Marganne**

Mise en scène **Serge Demoulin**

Assistanat à la mise en scène et costumes

Blanche Van Hyfte

Assistanat stagiaire **Raphaël Daem**

Scénographie **Noémie Vanheste**

Création son **Marc Doutrepon**

Création vidéo **Toussaint Colombani**

Lumière **Dimitri Joukovsky**

Patines et peintures **Eugénie Obolensky**

Construction du décor **Pierre Stevens** et

Guillaume Thaveau

Régie générale, son et vidéo **Jérémy Vanoost** et

Thomas Vanneste

Régie **Stanislas Drouart**

Régie lumière **Gauthier Minne**

Habillage **Nina Juncker**

Tournée **LIVE DIFFUSION**

Lansman Éditeur, 2020.

Production Rideau de Bruxelles, La Coop asbl.
Avec le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge. Le texte de la pièce a été écrit en résidence aux Studios de Virecourt/Compagnie MAPS.





VINCENT MARGANNE

AUTEUR ET COMÉDIEN

Vincent Marganne est né en Afrique en 1965. De retour en Belgique en 1972, où débute une seconde enfance et adolescence dans les Ardennes belges. Après des candidatures en philologie romane à l'ULB, il intègre le Conservatoire de Bruxelles où il obtient le premier prix de déclamation en 1991 ainsi que celui d'art dramatique en 1992.

Pour le théâtre il a écrit *La Belle au Bois Dormant* (avec Laurence Vielle, Villers-La-Ville, 1994), *Réseau* (Premières rencontres du Théâtre de Poche et Théâtre de la Toison d'Or, 1995), *Transit* (Théâtre le Public, 1999), *Exemples de Bonheur* (Centre Culturel des Riches-Clares, 2001), *Hors jeu à une seconde près* (La Samaritaine, 2004).

Il a mis en scène *Transit*, *Exemples de Bonheur* et *Faut y aller* (Théâtre de la Toison d'Or, 2004).

Vincent a joué dans *Alba Rosa* de Pietro Pizzuti, mis en scène par Michael Delaunoy, et dans *Chambres* de Minyana, mis en scène par Pietro Pizzuti.

Vincent a animé de nombreux ateliers d'écriture, notamment avec des groupes de théâtre amateur, avec des personnes en cours d'alphabétisation, et en psychiatrie pendant huit ans. Il a été rédacteur pour la revue *Scènes* (Magazine théâtral) et *Vu d'ici* (édité par la Fédération Wallonie-Bruxelles).

Il a publié *Un ange* (poésie) à la Maison de la poésie d'Amay, et *En vivant en passant* aux éditions Maelström, paru en 2016.



SERGE DEMOULIN

METTEUR EN SCÈNE

Serge Demoulin est né le jour de la kermesse de son village, 10 septembre 1966, à Waimes, dans les cantons de l'Est, le pays du carnaval. Très tôt nourri aux confettis, aux flonflons et au théâtre wallon, il tâte de la scène dans la salle paroissiale à 14 ans dans une comédie au titre intraduisible *Li baron vadrouille*. Il a une réplique. Entre deux festivités carnavalesques, il part étudier au Conservatoire de Bruxelles, dans la classe de Monsieur Pierre Laroche en Art dramatique, Madame Marie-Jeanne Scohier en déclamation.

Alors qu'il est en première année, il joue Roméo dans *Roméo et Juliette* de William Shakespeare, mis en scène par Frédéric Dussenne dans les ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville. Depuis, il a joué sous la direction de Claude Volter, Daniel Leveugle, Michael Delaunoy, Philippe Sireuil, Michel Kacenenbogen, Tania Stepantchenko... dans les principaux théâtres de notre communauté. Il a également mis en scène *Un ami fidèle* de Jean-Pierre Dopagne, *Reste avec moi* d'Olivier Coyette et *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière. En 2006, il co-écrit *Le juste milieu* qui sera mis en scène par Olivier Massart au Théâtre de la Toison d'Or. En 2009, il reçoit le prix du Meilleur comédien aux Prix de la Critique pour son interprétation dans *Dom Juan et Hamelin*. Avec *Le Carnaval des ombres*, premier seul en scène et premier texte édité, Serge Demoulin reçoit le Prix du Meilleur Seul en scène et est nommé Meilleur Auteur aux Prix de la Critique 2012. Le spectacle connaîtra une belle tournée en Belgique et à l'étranger dont au Festival d'Avignon en 2018 à l'occasion de la première saison du Théâtre Épiscène. En 2015, il rejoint la distribution de *La Ville* de Martin Crimp aux côtés d'Anne-Claire et de Valérie Marchant dans une mise en scène de Michael Delaunoy. Spectacle nommé dans la catégorie Meilleure mise en scène aux Prix de la Critique 2015 et repris en 2016 au Rideau de Bruxelles. En septembre 2020 il joue dans *Des Hommes endormis* de Martin Crimp, mis en scène par Michael Delaunoy, ouverture de la saison du Théâtre du Rideau de Bruxelles.

Après avoir enseigné à Liège, il enseigne actuellement au Conservatoire de Bruxelles l'Art dramatique.

INTERVIEW

CÉDRIC JULIENS - VINCENT MARGANNE -
SERGE DEMOULIN

Cédric Juliens. – Ce spectacle, qui retrace ton enfance au Burundi, Vincent, pose la question de la mémoire – ici réactivée par les images de films familiaux. Comment s'est opéré ton travail pour que ces images deviennent un texte de théâtre ?

Vincent Marganne. – Je ne suis pas le type d'auteur qui travaille à partir d'un plan établi. Mon écriture a pris des chemins détournés pour arriver à « la » scène : celle où mon frère et moi, depuis une voiture, voyons des cadavres allongés dans l'herbe à un barrage routier. Je savais que je voulais raconter ce souvenir d'enfance mais il m'était impossible d'y aller tout de suite. Il me fallait poser le contexte : celui des années '70, de la Coopération. Pas à pas, de façon détournée, je suis arrivé aux choses que je voulais vraiment exprimer : l'histoire de mes parents, le rapport à mon père, la mémoire.

C. J. – Il y a des aspects que tu as écartés ?

V. M. – Quand j'ai eu terminé, je me suis dit que je pouvais écrire une autre pièce sur le Burundi et que ce ne serait pas la même. J'ai conscience de ne raconter qu'un Burundi, le mien, qui n'est qu'un point de vue – et mon frère, qui a grandi dans le même contexte, ne raconterait pas la même chose. J'ai essayé d'être au plus proche de mon authenticité. Écrire ce texte m'a vraiment bouleversé – une joie mêlée de douleur. Chaque jour, j'écrivais deux, trois heures, puis il fallait que j'aie pris l'air (et pleurer, plus d'une fois). Ce texte a libéré des choses qui étaient restées cadenassées.

C. J. – Pourquoi une telle libération ?

V. M. – Parce que je me suis autorisé à retrouver l'enfant en moi, l'enfant dans sa plénitude, et ces retrouvailles ont été bouleversantes. Devenu adulte, cette enfance m'apparaissait un peu comme « mythique ». Par l'écriture, je voulais aller y chercher des choses plus difficiles, savoir par exemple ce que cela avait signifié pour moi, de quitter à sept ans, dans l'urgence, le pays où j'étais né. J'ai contacté un témoin de l'époque, un des joueurs de basket qui avait fui son pays – dont je parle dans le texte. Je ne savais pas s'il était Hutu ou Tutsi – mon père, lui, savait, ma mère, non. Au début, cet homme s'est montré très réservé face à mes questions, puis sa parole est arrivée et j'ai pu l'intégrer en contrepoint à la mienne.

C. J. – L'évocation du souvenir – son impact – se retrouvera dans le jeu ?

Serge Demoulin. – C'est ce qu'on essaye de retrouver au plateau. Le texte agit comme une enquête au cours de laquelle le comédien va essayer de retrouver les sentiments qui l'ont traversé lors de son chemin d'écriture. Il ignore encore ce qu'il va découvrir.

C. J. – C’est aussi une enquête sur l’ombre d’un père qui plane, une sorte de figure ?

V. M. – Oui. C’est à lui qu’on doit cette aventure africaine. Comme de m’avoir fait côtoyer des basketteurs burundais qui sont devenus des amis de la famille.

C. J. – Dans ce texte, les « racines » ne sont pas biologiques, ni même ethniques, ce sont celles de l’enfance : retrouver ses racines, c’est retrouver une sorte de paradis, d’âge d’or perdu, dont on s’est retrouvé expulsé.

V. M. – Oui, je le perçois comme cela : le titre initial était *Un monde perdu*. Puis j’ai pensé à *Souvenirs d’un petit Muzungu* et c’est devenu *Muzungu* tout simplement. Quand je suis revenu à Bujumbura en 2011, je me suis fait parfois interpeler dans la rue « Hé, Muzungu ! Muzungu ! » (« Le Blanc ») de façon pas très bienveillante. J’avais envie de leur dire : « mais attends, je suis né ici ». En même temps, je les comprenais, nos situations diffèrent beaucoup.

C. J. – On a le sentiment à te lire qu’il y avait tout de même la possibilité d’une fraternité entre les peuples, à l’époque – mais sans doute est-ce un biais dû à l’enfance ?

V. M. – Fraternité, oui ; égalité, non, ou alors très relative. Les Blancs et les Noirs vivaient très séparés. Toutefois, beaucoup de Blancs qui ont travaillé là-bas dans les années ’60 sont choqués quand on les traite de « colons » ou de « colonialistes », car ils avaient un rapport correct avec la population noire. Cette image, collée de l’extérieur, ne correspond pas à un vécu pour pas mal de gens.

C. J. – Tu n’as pas ressenti de ségrégation ?

V. M. – Dans mon école, les nationalités – y compris africaines – étaient mélangées. Il y a notamment des images de cette école primaire, (malheureusement) extra-ordinaires : école internationale, enfants noirs et blancs côte à côte. Mais je n’ai pas le souvenir d’avoir eu un copain noir, par exemple. Mais comme mon père coachait une équipe de basket locale, on partageait des repas en famille, Noirs et Blancs mélangés.

S. D. – Quand on regarde les images d’époque, on repère beaucoup « d’entre-soi ». C’était atténué par le fait que le père de Vincent était coopérant (en service civil, au début).

V. M. – Il était là avant tout pour transmettre son savoir, pas pour faire du business. Puis les choses se sont gâtées en 1972, quand mon père a commencé à dénoncer la politique du régime. Il n’a plus pu rentrer au Burundi.

S. D. – Ça c’est une chose que tu as apprise sur le tard, quand tu as rencontré en 2018 ce joueur, dont tu intègres le témoignage dans la pièce. C’est d’ailleurs un aspect à traiter dans notre spectacle : ton voyage au Burundi en 2011 s’est fait dans l’ignorance du récit de 2018. Si tu devais y repartir maintenant, tu n’écrirais certainement plus la même scène.

C. J. – Serge et Vincent, vous vous connaissez depuis 30 ans. Vous avez en commun d'écrire, de jouer des spectacles qui traitent de votre famille et qui mêlent l'histoire intime à la grande Histoire. Serge, tu as fait bénéficier Vincent de ton expérience sur *Le Carnaval des ombres* ?

S. D. – Oui, pour chacun de nous, il s'agit d'enquêtes qui traitent de la question de l'identité. Jouer sa propre histoire familiale, c'est extraordinaire mais cela te plonge dans un gouffre qui fait apparaître toutes les émotions possibles. Sur *Muzungu*, je me considère plus comme un « entraîneur » que comme un metteur en scène, d'autant que cela fait un bout de temps que Vincent n'est pas remonté sur le plateau – mais comme on est amis, on peut se dire les choses dans la simplicité. Pour le reste, Vincent a écrit un texte de maturité, qui a ses qualités propres, notamment une certaine pudeur : les choses troubles se disent en pointillé.

V. M. – Pour moi, il était assez évident que c'était Serge qui devait m'accompagner sur ce projet, comme il était évident que ce serait moi qui le jouerais.

S. D. – C'est avant tout le projet de Vincent, mais qui est devenu projet de toute une équipe. Et notre boulot d'équipe consiste à lui poser des questions sur ses intentions.



Vincent Marganne, Edson Anibal @ Beata Szparagowska

C. J. – Comment ton matériau filmé – du super 8, du 8mm – va-t-il agir sur le plateau ?

V. M. – À l'occasion d'une fête de famille, j'ai présenté un montage de 30 minutes tiré de 4h30 de bobines. Devant des ados, notamment, et des jeunes adultes. Ce fut une demi-heure d'écoute parfaite dans le silence. Puis les questions ont fusé. Ces images silencieuses provoquaient donc un impact. Je me suis dit qu'il fallait une parole pour les accompagner. Le texte est né de là aussi.

S. D. – On voulait éviter le côté « Exploration du monde » : un texte, puis des images illustratives. Ici, elles agiront à la fois comme impulsion et comme espace mental pour l'acteur-personnage. On a imaginé une scénographie qui pourrait être le support de cet espace mental, un espace qui s'ouvre sur un hors-champ. Sur les 4h30 de bobines, on a fait une sélection - qu'on ne retouchera pas. Les images sont suffisamment fortes par elles-mêmes.

V. M. – Il me fallait des images « actives » et « jouantes », c'est-à-dire qu'elles puissent me faire réagir en tant que comédien, qu'elles suscitent chez moi des réactions de jeu.

S. D. – On travaille en répétition sur cette dynamique-là, qui rappelle celle du processus d'écriture : qu'est-ce que cela fait à l'homme, devant nous, de se replonger dans le souvenir au point de se sentir percuté ? Comme cela peut tous nous arriver, en redécouvrant un album photos.

C. J. – Et puis il y a Edson Anibal, ton partenaire de jeu ?

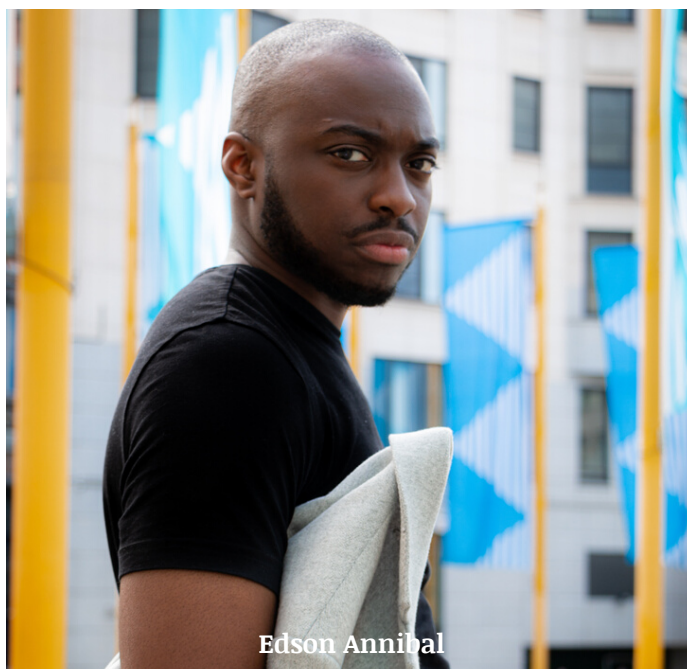
S. D. – C'est un jeune acteur noir, né en Belgique, que j'ai découvert au Conservatoire de Bruxelles. On avait pensé dans un premier temps faire entendre notre témoin Burundais de 1972, mais il préférait ne pas s'exposer sur une scène. On s'est dit que quelqu'un de plus jeune - qui aurait 20 ans au moment des faits -, pouvait agir comme un contrepoint. Sa présence recadre le récit de Vincent. Elle peut aussi faire naître des images, un son. Elle pourrait même être une émanation fantasmatique de Vincent. Son témoignage apporte de l'altérité et de la complicité et, par ses questions, Edson fait avancer l'enquête : il pousse Vincent jusqu'au bout de son souvenir.

Entretien réalisé par Cédric Juliens le 8 septembre 2020.



Visuels extraits du matériau filmé du spectacle

DISTRIBUTION



Crédits photos : Emmanuel De Candido (Vincent Marganne)

Vincent Marganne

Vincent Marganne est né en Afrique en 1965. De retour en Belgique en 1972, où débute une seconde enfance et adolescence dans les Ardennes belges. Après des candidatures en philologie romane à l'ULB, il intègre le Conservatoire de Bruxelles où il obtient le premier prix de déclamation en 1991 ainsi que celui d'art dramatique en 1992. Pour le théâtre il a écrit *La Belle au Bois Dormant* (avec Laurence Vielle, Villers-La-Ville, 1994), *Réseau* (Premières rencontres du Théâtre de Poche et Théâtre de la Toison d'Or, 1995), *Transit* (Théâtre le Public, 1999), *Exemples de Bonheur* (Centre Culturel des Riches-Clares, 2001), *Hors-jeu à une seconde près* (La Samaritaine, 2004). Il a mis en scène *Transit*, *Exemples de Bonheur* et *Faut y aller* (Théâtre de la Toison d'Or., 2004). Vincent a joué dans *Alba Rosa* de Pietro Pizzuti, mis en scène par Michael Delaunoy, et dans *Chambres* de Minyana, mis en scène par Pietro Pizzuti. Il a animé de nombreux ateliers d'écriture, notamment avec des groupes de théâtre amateur, avec des personnes en cours d'alphabétisation, et en psychiatrie pendant huit ans. Il a été rédacteur pour la revue *Scènes* (Magazine théâtral) et *Vu d'ici* (édité par la Fédération Wallonie-Bruxelles). Il a publié *Un ange* (poésie) à la Maison de la poésie d'Amay, et *En vivant en passant* aux éditions Maelström, paru en 2016.

Edson Anibal

Edson est né à Bruxelles au crépuscule du siècle dernier. Rien ne le destinait à devenir acteur si ce n'est une passion gourmande pour le cinéma. C'est d'ailleurs la raison qui l'a poussé à s'essayer au théâtre. Il avait 18 ans, une soif d'apprendre et le désir de défier la scène. Trois ans plus tard, il intégrait le Conservatoire de Bruxelles dont il n'achèverait finalement pas le cursus. Différents projets professionnels se sont présentés à lui alors qu'il était encore étudiant. Au théâtre et au cinéma. Il a joué de 2018 à 2020 dans *Afropean* de Sukina Douglas et au cinéma dans *Premier de la classe*, *La Terre et le Sang* ou encore *Poissonsexe*. À partir d'un certain point, il n'était plus possible pour lui d'accorder les cours et le professionnel et il a dû prendre une décision : celle de se lancer pleinement dans la vie de comédien. *Muzungu* marque un cap important de son développement artistique car il s'agit de son dixième rôle.

MUZUNGU

EXTRAITS

Pour moi ce n'est pas un retour. C'est un départ. Un déchirement. Une cassure. Une vie qu'il faut déjà complètement recommencer. Le temps passe comme une flèche.

Pendant onze ans il a filmé et puis un jour il a arrêté de filmer. Tout simplement.

Maman, est-ce que les enfants des méchants sont des méchants ?

Mesdames et messieurs, nous vous prions de bien vouloir attacher vos souvenirs, l'atterrissage est imminent.

Oui, je suis persuadé de lire dans ce choix du lieu ta nostalgie de l'Afrique, ton infinie - et au fond inguérissable - nostalgie de l'Afrique.



Visuel extrait du matériel filmé du spectacle

MUZUNGU

C'EST AUSSI...

DÉBAT DU BOUT DU BAR

JE 03.06 – après spectacle

Avec **Vincent Marganne** et **Colette Braeckman**, journaliste au Soir, autrice de nombreux livres sur l'Afrique centrale dont le dernier consacré au Docteur Mukwege, a débouché sur le film *L'homme qui répare les femmes*.

Modérateur **Cédric Juliens**.

MEDIA

Julie Fauchet / julie.fauchet@rideaudebruxelles.be / 0478 74 35 41

AVEC LES PUBLICS

Muriel Lejuste / muriel.lejuste@rideaudebruxelles.be / 0497 93 34 30

MÉDIATION DES PUBLICS JEUNES

Laure Nyssen / laure.nyssen@rideaudebruxelles.be / 0472 59 29 58 (sauf les mercredis)

TOURNÉES

Denis Janssens / Live Diffusion / diffusion@live.be / 0498321185

REPRÉSENTATIONS / RÉSERVATIONS

01 > 12.06

Rideau de Bruxelles

Rue Goffart 7A

1050 Bruxelles

02 737 16 01

Plus d'informations, [ici](#)

7.07

VTS - Stavelot

Plus d'informations, [ici](#)

RIDEAUDEBRUXELLES.BE

Le Rideau de Bruxelles est subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles et reçoit le soutien de la Loterie Nationale. Il bénéficie de l'appui de la Commune d'Ixelles. Et de l'aide de Wallonie-Bruxelles International, de Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse, de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale, du Centre des Arts scéniques et des tournées Art et Vie. Il a pour partenaires la RTBF et Le Soir.